

Le sentier de la tanière

Nicolae Popescu

Volume 34, numéro 5 (203), octobre 1992

Le Québec des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31414ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Popescu, N. (1992). Le sentier de la tanière. *Liberté*, 34(5), 82–85.

NICOLAE POPESCU

LE SENTIER DE LA TANIÈRE

Le scepticisme est l'excitant des jeunes civilisations et la pudeur des vieilles.

Cioran

Le paradoxe du Québec se résume en son entier et son tragique par le vacillement, la crainte et l'entre-deux qui ont caractérisé et continuent à miner chacune des manifestations de son être. Jeune pays affligé d'un héritage lourd, adolescent à la mémoire centenaire, ce peuple ressemble à une fleur qui, à peine ouverte, s'est aussitôt fanée sous le pressentiment et le souvenir du passage des saisons. On dirait que les rêves si tôt palpables y sont fatalement salis et anéantis. On a donc appris par la force des choses à vivre, à se contenter et à douter bêtement ou non de tout et de presque rien. Un sentiment d'inhabilité et de remords m'envahit alors que je m'appête à verser ma modeste, assurément partielle et peut-être inoriginale contribution à un débat où tout a été dit et répété *ad libitum* depuis au moins une trentaine d'années, et dont nous n'avons récolté que fatigue et dégoût. J'ai beaucoup voyagé ces derniers ans, peut-être trop pour les besoins de ma tranquillité d'esprit. C'est ce qui arrive quand on préfère les conseils de Cendrars et de Morand à ceux de Pascal et de Joubert. Mais cela importe peu, car pour l'énième fois, me voici de retour dans la belle province, venu de l'étranger, avec le fron-

ment de sourcil de ce dernier, en ma qualité pérenne de fils d'immigrant et d'exilé. Je ne sais donc, bien que né ici, si j'ai droit à la parole, et si la bienséance à laquelle m'oblige mon nom ne m'indiquerait plutôt la sereine mesure du silence. Pourtant, il me faut dire, il me faut parler.

Deux événements dont j'ai souvenir, deux dates charnières, voire même deux rites d'initiation et de passage, me semblent avoir déterminé de façon irrémédiable l'évolution récente du Québec. Ces deux points tournants qui ont imparfaitement acheminé le Québec vers ce qu'il est aujourd'hui devenu, et dont le premier fut le fondement du second, et le second le révélateur du premier, ont donné à cette province la conscience de son existence au sein des nations. Ils lui ont imprimé un élan qui devait logiquement la mener à sa maturité politique et culturelle. L'une étant le pendant et le revers symétrique de l'autre, elles devaient et doivent toujours se conjuguer de front et de pair. À défaut de quoi, je vous laisse, peiné, le soin de jeter un long regard sur la désolation qui nous entoure... La faillite et la confusion politiques du moment accusent directement, avant et par-dessus tout l'irresponsabilité, l'indigence et la démission des bien nommés *intervenants culturels*. Pourtant, pour moi et pour beaucoup d'autres que moi, 1967 et 1976 avaient représenté, une fois époussetés le fard folklorique et les technicalités fiscales qui pourraient encore embarrasser nos vues, la promesse et la naissance au monde d'un peuple qui entrait de plain-pied sur le parcours de la modernité. L'importance affective, la consolidation de l'image de soi, le sentiment d'appartenir à une chose qui dépassait les frontières du terroir, et en une formule, l'assurance d'être dans le coup, ne sauraient être sous-estimés. Le Québec s'est vu alors pour la première fois dans le miroir du monde, il a pris conscience de son corps et reconnu son visage. Depuis lors, d'année en année, l'image s'est flétrie et les rêves se sont estompés.

On me reprochera peut-être d'idéaliser un âge d'or et

d'innocence, une époque qui ne fut pas exempte de problèmes, ainsi que le souvenir de mon enfance. Je répondrai qu'il en va de même pour les nations que pour les êtres humains. 1967 et 1976 sont des symboles inattaquables d'ouverture, de tolérance, d'échange et de promesses illimitées, et il faut avouer que, sans symboles, la vie n'est qu'incertitude, folie et marasme. Le Québec est malade de ses symboles. Il en doute et en manque. Je ne reconnais plus aujourd'hui la demeure du Québec dans laquelle je suis né et ai grandi. J'ai au moins le droit de demander poliment ce qui a bien pu se passer. Le pourquoi de ce cynisme, de cette ambulante démagogie, de ce gras embourgeoisement plein de suffisance et de lui-même, de cette pensée nationale qui réfléchit, et le mot est fort, à coups de slogans, de statistiques et d'invectives, de cet abaissement fétichiste et corporatiste des *élites culturelles*, de cette population manipulée et abêtie par des politicailleurs en quête de votes et non de scrupules, de ce petit peuple grognon regroupé sur les places publiques du Québec et à qui est pourtant interdit le chant du pays, faute d'hymne et de foi. Cela fait mal, m'attriste et m'étouffe. Solidaire, je le serais peut-être, mais grégaire, jamais, au grand jamais.

Je ne comprends pas la démission, l'indifférence, le confort, la trahison des promesses et de l'esprit de 1967 et de 1976. Un pays, une culture, cela demande de l'effort et des sacrifices. Cela est dur, éprouvant, et ne vient jamais facilement. Personne ne doit quoi que ce soit à quiconque. Ce que l'on veut nommer sien, il faut le gagner et le mériter à la sueur de son âme. Avec douleur, je pose la question: à quoi aura servi la mort d'Aquin? Je ne comprends pas la réduction, l'amoindrissement qu'on a fait subir à ce pays, au rêve de ce pays, à la liberté même de rêver la possibilité de ce pays.

Il va de soi que tout individu fait toujours partie d'une communauté d'origine, d'un enracinement premier. Chaque individu se tire d'un nid, d'un repaire ou d'une tanière.

Il s'y forme et y gagne son identité. Il s'y définit. Mais l'appartenance à sa communauté d'origine ne saurait le valoriser ou lui fournir un supplément d'être parce qu'il est ceci plutôt que cela. Nul panache donc, nulle célébration et trêve d'applaudissements. C'est en fait par le détachement de son origine, qui jamais pourtant ne se perd, et l'élargissement de son identité, que l'individu arrive à se réaliser pleinement et à acquérir sa maturité et la reconnaissance de ses pairs. Il en va de même pour les nations.

Le chemin s'ouvre devant nous et il est en forme de croix. D'un côté, la modernité d'une société sans prétentions ni héroïsme, consciente de son statut minoritaire, mais prête au sacrifice que lui imposera l'édification (et je choisis le mot à bon escient) de sa différence culturelle (si tant est que le mot culture ait encore un sens); et de l'autre, la célébration nombriliste, épicière, grandiloquente et stérile d'une différence qui n'en est plus une.

Je ne pense pas avoir en ce moment le courage ou l'envie de mettre l'épaule à la roue souverainiste, mais, par ailleurs, je ne me mettrai non plus en travers de son chemin. Il nous faudra bien réfléchir avant que d'agir. Encore une fois, me semble-t-il. Eh bien, réfléchissons.